

Prix des lecteurs 1/6

La tendresse caustique de Laurence Boissier

L'écrivaine genevoise aime autant lire qu'écrire, l'émotion que le détachement. Elle présentera sa «Rentrée des classes» aux lecteurs lausannois samedi prochain

David Moginier

Il y a dans la grande et fine silhouette de Laurence Boissier autant d'élégance que de discrétion. Comme dans son écriture où elle raconte le monde qu'elle voit de ses grands yeux curieux, presque enfantins, à la fois tendres et discrets. Après beaucoup de textes courts, elle a sorti cet automne *Rentrée des classes*, son premier roman qui est en lice pour le Prix des lecteurs de la Ville de Lausanne et qu'elle présentera dans ce cadre samedi 21 octobre au Lausanne-Palace. Elle avait déjà reçu un Prix suisse de littérature pour *Inventaire des lieux*, recueil de 61 lieux génériques qu'elle évoque poétiquement.

La quarantenaire genevoise a eu un parcours fait de virages, de hasards et de rencontres avant la publication de son premier livre, *Cahier des charges*, en 2011, une quinzaine de récits parfois pincés sans-rire, toujours brossés de cette plume délicate et presque évanescente. Mais d'abord, il y a eu des études d'architecture d'intérieur, «parce qu'une copine faisait ça. Mais je n'ai jamais vraiment compris ce que c'était, l'architecture d'intérieur.»

Elle est comme ça, Laurence Boissier, à manier l'ironie pour mieux faire passer l'émotion, à faire de l'autodérision un genre en lui-même pour aborder sans avoir l'air d'y toucher ce qui la passionne et dans lequel elle se lance désormais avec acharnement. Avant, «je me suis longtemps cherchée et j'ai fait des erreurs de casting». Comme ce passage de deux ans au CICR, où travaillait son père. Puis une étape de fonctionnaire au Département de l'énergie, où elle préférerait plus que tout «écrire des discours pour les autres».

L'art, toujours

Et, à côté de tout ça, l'art comme une évidence, elle qui dessinait dès qu'elle quittait son travail, qui «bricolait» des vêtements ou des animaux géants en papier mâché. Elle, qui «a passé sa vie à étudier», rejoint ensuite la Haute Ecole d'art et de design de Genève, où elle travaille la performance et la microédition. Un avant-goût de l'aventure Bern ist überall, ce collectif d'artistes suisses qui joint lectures publiques et musique. «J'ai été contactée par Antoine Jaccoud pour un seul texte et j'ai tellement appris au contact de ces gens qui ont du talent et qui sont tous différents.» Elle rentre d'ailleurs d'une tournée au Kosovo qui mêlait Suisses et Balkaniques dans des moments qui l'ont enthousiasmée. «En plus, je vis dans les



Entière Maintenant qu'elle a trouvé la voie de l'écriture, Laurence Boissier y consacre toute son énergie, à côté de sa famille. ODILE MEYLAN

cafés, j'adore ça. Et au Kosovo on dirait qu'il y en a un par habitant...» L'ironie toujours, élégante, jamais méchante.

Rentrée des classes suit Mathilde, écolière dont le père a disparu en mer, laissant une famille hébétée. La mère, Elise,

imagine des activités pour relancer le musée foudroyé où elle travaille. La fille se réfugie dans son placard bien aménagé. «C'est vrai qu'il y a un peu de moi dans Elise, elle bricole, elle a des projets un peu débiles. J'aime bien aussi les projets débi-

les, c'est-à-dire un peu à côté, c'est tellement mieux.» Tous les personnages, touchants, semblent flotter dans un monde auquel ils appartiennent à peine, poussés par un personnage indispensable, le vent qui balaie Genève. «On est tous en visite sur cette terre, comme des molécules qui se rencontrent.» Elle cherche toujours à comprendre, même si «je ne me comprends pas moi-même, avec toutes ces pièces différentes qui sont ce que je suis». Elle lit aussi beaucoup sur les thèmes qui la passionnent, les Alpes - thème de son prochain projet même si elle n'aime pas y aller -, la géologie ou la préhistoire.

«J'aime qu'il reste quelque chose dans la tête du lecteur, qui se développe lentement ensuite quand il y pense»

Laurence Boissier Ecrivain

Dans son premier roman, Laurence Boissier aborde la mort, sans la dire, parce qu'elle ne voulait pas de corps, pas de cadavre. Andrew a disparu, comme un point d'interrogation qui reste après lui. «Les thèmes graves m'intéressent de plus en plus. Mon travail d'artiste, c'est de les communiquer par la bande plutôt que de les asséner. J'aime qu'il reste quelque chose dans la tête du lecteur, qui se développe lentement ensuite quand il y pense.» Elle compare sa démarche à celle de la danse contemporaine, «où il ne se passe pas grand-chose sur le moment. C'est ensuite que ça prend forme.»

Elle envie l'humour et les connaissances de Bill Bryson, la lenteur d'Elizabeth George, les voyages de Julien Blanc-Gras. Elle voudrait tant que son prochain livre puisse se passer d'histoire pour ne laisser place qu'aux mots.

Lausanne-Palace

Présentation publique le samedi 21 octobre dès 11 h. Entrée libre sur inscription à prixdeslecteurs@lausanne.ch www.lausanne.ch/prixdeslecteurs



Rentrée des classes Laurence Boissier Ed. Art & Fiction, 256 p.



La chanteuse Elina Duni proposera son nouveau projet à Vevey. J.-P. GUINARD

Live in Vevey affûte ses résidences échevelées

Concerts

L'improvisation se royaume au Théâtre Oriental avec une offre de pointe. Les concerts de Me & Moby ont exceptionnellement lieu au Bout du Monde ce week-end

Depuis quinze ans, l'Association Live in Vevey, fondée par Malcolm Braff et Christian Halbritter, a organisé plus d'une centaine de résidences permettant à des musiciens d'explorer de manière soutenue leurs dernières recherches dans les conditions du concert, de l'impro. Dès les débuts, des artistes de valeur se sont installés à Vevey pour de copieuses séries de partage avec le public s'étalant parfois sur plus d'une semaine. La durée des résidences a tendance à diminuer - la nouvelle saison offre en moyenne quatre soirées à ses invités -, mais pas la qualité des propositions artistiques, qui profite de fidélités tissées depuis des années.

Après une entame de Dynamo dans les jardins du Musée Jenisch au début du mois de septembre, la programmation se poursuit hors les murs de l'habituel Théâtre Oriental pour faire un tour chez le voisin, soit au Bar Le Bout du Monde, qui accueille, vendredi et samedi, la formation Me & Moby du pianiste Philipp Schlotter et sa musique partagée entre lyrisme mélodique et excavation électronique. Mais l'horizon déploie encore de nombreuses promesses à l'Oriental, dans des styles très différents.

Du 8 au 11 novembre, le pianiste Léo Tardin exerce son art du piano solo, après avoir écumé les flots funky avec son groupe Grand Pianoramax. La chanteuse d'origine albanaise Elina Duni (au Cazard de Lausanne ce vendredi) viedra roder son nouveau projet, Aksham, du 22 au 25 novembre. Mais il faudra attendre la nouvelle année pour profiter du très relevé trio de Colin Vallon, auteur d'un très beau *Danse*, du 31 janvier au 3 février. Jusqu'en mai 2018, la saison se poursuivra encore avec Clair-Obscur (du 14 au 17 mars), une carte blanche à Matthieu Michel (du 28 au 31 mars) et Eternal Slang (du 9 au 19 mai). **Boris Senff**

Vevey, Théâtre L'Oriental

Rens.: 021 925 35 90 www.liveinvevey.ch

Dans la lumière morte du New Moon, tout Pigalle revient à la vie

Chronique

Ado, le journaliste David Dufresne a connu les soirées du club mythique. A travers son fantôme, il peint le tableau d'un siècle de belle crapulerie

Parfois, Pigalle fut au centre du monde. Les écrivains y résidaient, les truands y trépassaient, les fêtards y festoyaient, tout un monde interlope faisait de cet îlot du IXe arrondissement parisien un lieu mythique, du glamour international et «autorisé» du Moulin-Rouge aux frissons interdits des tripots à strip-teases et des clubs à prostituées.

Quand elle n'était pas encore un espace de sex-shops franchisés et de vitrines sans âme, Pigalle fut aussi le lieu des clubs de musique plus ou moins éphémères, peu ou prou légaux: orchestres à guinguette du début du XXe siècle, bals populaires, cafés jazz *fifties*, fiesta yé-yé puis rock alternatif et techno... David Dufresne en a connu une époque vibrante, entre les murs étroits et mouillés de sueur du New Moon, qui abritèrent la version tardive du punk made in France, vers 1986. Avant de devenir journaliste (notamment à *Libération*), le jeune homme moderne squatta les escaliers du club, compressé entre une veste bomber orange et un per-

fecto noir, en attendant de voir sur la scène minuscule et asymétrique des groupes aussi *hot* que la Mano Negra et les Wampas ou des figures du rock légendaires comme Johnny Thunders et Stiv Bators.

«Une époque vibrante, entre les murs étroits et mouillés de sueur»

Jouant à saute-mouton avec ses souvenirs et les époques, Dufresne écrit bien plus que l'histoire d'un «café de nuit joyeux». Il agit en sous-marinier, en archi-

viste, pour descendre sous la couche de glace de sa seule mémoire et éclairer les lieux (toujours de perdition) qui précéderont l'installation du New Moon (et «sa fin», sous les crocs des pelleteuses en 2004, si impatientes d'en faire un énième centre commercial). On s'acquitte au son du jazz de Duke Ellington que le Bricktop's servait aux surréalistes dans les années 30. On compulse avec lui les mains courantes policières, quand Tonio la Scoumoune avala son carnet de naissance sur les marches d'El Monico, le 1er septembre 1947. On entre sur ses pas dans les salons feutrés de Mme Martini, la taulière toute-puissante qui régnait sur le quar-

tier et ses boîtes, dont ce Sphinx ouvert dans les années 50. On revient au début du siècle, quand les messieurs se rinçaient l'œil à la Feuille de Vigne. On repart en 1990 vers le New Moon, ultime enseigne du 66, rue Pigalle, abri malpropre de la jeunesse alternative qui offrit au quartier une ultime montée d'adrénaline libertaire. **François Barras**



New Moon, Café de nuit joyeux David Dufresne Ed. Seuil, 354 p.

En deux mots

Le Goncourt à Francfort

Littérature Le jury de l'Académie Goncourt, présidé par Bernard Pivot, s'est réuni exceptionnellement à la Foire du livre de Francfort, en Allemagne, et a retenu mercredi huit romans pour le plus prestigieux des prix littéraires du monde francophone. C'est la troisième fois de son histoire (après Beyrouth et Tunis) que le jury du Goncourt se décentralise pour dévoiler sa sélection. Les finalistes seront connus le 30 octobre et le prix sera remis le 6 novembre à Paris. La liste du Goncourt n'a retenu aucun premier roman mais comprend les livres de François-Henri Désérable, d'Olivier Guez, de Yannick Haenel, de Véronique Olmi, d'Alexis Ragougnéau, de Monica Sabolo, d'Eric Vuillard et d'Alice Zeniter. **ATS**